

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.56684

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

précédentes. Le ton reste celui qu'on peut attendre d'un universitaire. Qu'en est-il de l'impartialité?

L'ouvrage est clairement articulé autour de quatre controverses: sur le rôle d'Hitler (ce qui justifie le titre), sur la fonction de l'idéologie, sur les rapports du dictateur et des forces sociales (ce qui justifie le sous-titre), sur le concept de fascisme en général. Auparavant, comme il convient en bonne méthode, il a présenté son principal instrument d'analyse, le »syndrome de C. J. Friedrich«, c'est-à-dire l'ensemble des cinq critères qui caractérisent la dictature totalitaire. Ce qui l'a conduit naturellement à dresser une brève comparaison des régimes fascistes et bolchevique.

Le lecteur qui attendrait au seuil de chaque chapitre un exposé substantiel des arguments successifs et réciproques des diverses écoles, celui-là sera déçu. Les thèses polycratiques, fonctionnalistes, sociologiques ... sont expédiées en quelques pages, réduites à un petit nombre d'auteurs, et ces derniers à quelques slogans. Disons donc tout de suite que ce livre ne saurait fournir un manuel d'historiographie, à la différence de celui de Klaus Hildebrand (qui pourtant n'éprouve pas plus de sympathie pour les thèses en question!).

On s'intéressera donc surtout à l'argumentation de Funke lui-même. Sur le premier thème de controverse, il compose des variations assez classiques, rappelant le rôle décisionnel et décisif d'Hitler, y compris en politique intérieure: là où régnait l'incohérence, comme en économie, c'est que les décisions du Chef étaient incohérentes. Sur le deuxième, celui de l'idéologie, il nous paraît que les critiques accumulées contre la théorie »fonctionnaliste« souffrent d'une équivoque. Que le racisme ait résulté chez Hitler d'un »réflexe fantasmatique«, d'une »fixation mentale génétique« (p. 126) on l'admettra facilement; que la destruction du peuple juif n'ait exercé aucune »fonction« rationnellement calculée dans sa stratégie de conquête mondiale, c'est une proposition généralement acceptée et qui se déduit logiquement de la précédente; mais que cette destruction ait été décidée et appliquée linéairement, sans heurts, sans freins ni accélérateurs provenant du »fonctionnement« du régime, ce qui est la thèse majeure des historiens »intentionnalistes«, cette troisième affirmation ne relève plus de l'analyse décisionnelle mais de la sociologie des organisations: il y a glissement dans le sens du terme »fonction«.

On sera plus séduit par les formules subtiles qui dessinent l'évolution de l'opinion publique, du »climat d'époque« à la fin de Weimar jusqu'à l'»identité partielle« des années glorieuses puis des années tragiques; encore faut-il noter qu'ici l'auteur, plutôt que de critiquer les thèses adverses, adopte une attitude défensive: il ne veut pas que son hitléro-centrisme puisse servir d'alibi aux classes dirigeantes. Quant au parallèle final, et fort nuancé lui aussi, entre Allemagne nazie et Italie fasciste, il amène la comparution, devant notre sévère censeur, d'une série d'historiens fort différents des précédents accusés. Mais n'oublions pas que l'auteur se réclame explicitement d'un genre historico-littéraire particulier, l'»essai«, aussi éloigné de l'érudition minutieuse que du manuel simplificateur: une sorte de promenade, de conversation épistémologique à bâtons rompus, destinée à un public initié.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg

Ernst Günther SCHENCK, Patient Hitler. Eine medizinische Biographie, Düsseldorf (Droste) 1989, 588 S.

Dieses Buch ist das Resultat einer Obsession mit dem Nationalsozialismus, die den Verf. bereits in jungen Jahren packte und ihn bis ins hohe Alter (Schenck ist Jahrgang 1904) nicht mehr losließ. Dieser Arzt war SA-Mann und Parteigenosse noch vor Kriegsausbruch; er diente in der Medizinalbürokratie Dr. Gerhard Wagners (der maßgeblich an den Nürnberger Rassegesetzen mitwirkte) und Dr. Leonardo Contis (mitverantwortlich für die verbrecheri-

schen »Euthanasie«-Aktionen). Im April 1940 trat Schenck der Waffen-SS bei, und zwei Jahre später war er Ernährungsinspekteur dieser Truppe. 1943–44 hat Schenck im Auftrage Himmlers und SS-Obergruppenführer Oswald Pohls im KZ Mauthausen Hungerversuche an 370 Häftlingen angestellt, in deren Verlauf viele litten und manche starben.

Dieser Mann, der sich 1965 nicht gescheut hat, ein Sachbuch unter dem Titel »Das menschliche Elend im 20. Jahrhundert. Eine Pathologie der Kriegs-, Hunger- und politischen Katastrophen Europas« vorzulegen, wartet nun mit einer, wissenschaftliche Ansprüche erhebenden Krankengeschichte Adolf Hitlers auf. Das Buch stellt eine Auflistung von unzähligen Einzelheiten aus Hitlers Pathologie dar, aber auch aus Diätplänen und Niederschriften vom Leibarzt des Führers, Dr. Theodor Morell, und anderen Hitler-Ärzten. Einiges von diesem Material ist vorher publiziert worden, anderes ist neu. Es werden Archivalien wie Berichte über epidemische Gelbsucht, russisches Kopfschmerzfiieber usw. aus dem Militärarchiv (Bundesarchiv) Freiburg herangezogen, aber auch Sekundärliteratur wie das Buch über Hitlers Krankheitszustand vom amerikanischen Autorenehepaar Heston (1979).

Sensationell Neues über den Patienten Hitler vermag Schenck bei all dem Aufwand nicht zu vermehren. Eher bestätigt er die Ungewißheiten, mit denen sich Historiker schon seit langem abgefunden haben. Etwa über Hitlers Sexualleben: es ist nicht gerade revolutionierend, von Schenck zu erfahren, daß man bis heute weder wisse, ob der Führer des Großdeutschen Reiches wirklich nur einen Hoden besessen habe oder zwei, oder ob er zu Frauen wie Geli Raubal und Eva Braun in einem normalen sexuellen Verhältnis gestanden habe oder nicht. Dr. Schenck, Internist von Haus aus, verweilt im Detail der Physiologie, weil er – typisch für den medizinischen Zeitgeist, in dem er ausgebildet wurde – mit der analytischen Psychologie des Doktor Freud nichts anzufangen wußte und anzufangen weiß. So fehlt in Schencks Literaturliste auch das anregende Buch über Hitlers Psychopathie von Norbert Bromberg und Verna Volz Small. Nur aber, wenn man ergründen kann, wie Hitlers Geist dann und wann, vielleicht als Folge irgendwelcher physischer Störungen, reagiert hat, lassen sich daraus für den Historiker wertvolle Rückschlüsse auf seine Politik ziehen. Dieser interessanten Möglichkeit begibt sich Schenck, indem er sich mit großem Sammlerfleiß klassifikatorischen Übungen widmet: wieviel Karlsbadener Mühlbrunnen Hitler getrunken hat (S. 154), oder wie stark seine linke Hand im April 1945 gezittert hat (S. 398). In Massen solcher Detailauflistungen ertrinkt das Perverse an Hitlers Gestalt, das hier eigentlich interessiert. Die akribische Beschreibung von Hitler dem Kranken normalisiert hier den Führer, reduziert ihn auf eine menschlich faßbare Größe, läßt Brutalitäten, die eventuell einer abnormen Psyche entsprungen sind, zurücktreten, macht den Mann fast sympathisch. Vom menschlichen Hitler, der auch mal krank sein darf, und der dabei eigentlich ganz normal bleibt (also kaum fähig zu kolossalen Verbrechen), wollen viele Deutsche auch heute wieder etwas lesen; das erklärt den populärwissenschaftlichen Droste-Verlag. Es ist diese anheimelnde Qualität des Werkes, die es in der Region des sentimentalen Kitsches ansiedelt, vor dem Saul Friedländer in seinem Buch »Kitsch und Tod« kürzlich anhaltend gewarnt hat, weil Kitsch, eine ästhetisch-emotionale Dimension, jede aufklärende Analyse wirksam blockiert.

Michael H. KATER, TORONTO

Bernd MARTIN (Hg.), Martin Heidegger und das »Dritte Reich«. Ein Kompendium, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1989, VII-235 p.

Le dossier présenté par B. MARTIN constitue une excellente réponse à ce qui s'est donné en France comme »l'affaire Heidegger« et qu'il vaudrait mieux d'ailleurs appeler »l'opération médiatique Farias«. D'emblée le titre du dossier situe le vrai problème qui n'est pas: Heidegger nazi, mais: Heidegger et le Troisième Reich. Dans le premier cas, il s'agit d'un procès d'intention aisément transformable en réquisitoire vindicatif: celui qui fut tenu pendant